

## Pierre Guyotat, l'homme-tempête

Alexis Jenni le 18/02/2020 à 11:49



Alexis Jenni rend hommage à l'écrivain Pierre Guyotat, mort à 80 ans le 7 février 2020.



Pierre Guyotat, ici en novembre 2018, est mort à 80 ans le 7 février 2020. / Christophe Petit Tesson/EPA

Pendant que j'écris ces mots une tempête souffle sur Paris, tourbillonne autour de mon immeuble, plie les arbres, fait claquer tout ce qui claque, les portes, les câbles, les stores. C'est impressionnant cette énergie furieuse qui dévale la rue en hurlant, malaxe les buissons et emporte des sacs plastiques comme des montgolfières errantes jusqu'au troisième étage. Le bruit est terrible, le chat regarde tout par la fenêtre mais se garde de bien de mettre le nez dehors.

Dans l'ordre du langage, [Pierre Guyotat](#) a l'effet d'une tempête. C'est de lui que je voulais parler, de cet écrivain qui vient de mourir, et en commençant d'écrire j'entendis vrombir la tempête.

C'est lui la tempête.

### [L'écrivain Pierre Guyotat est mort](#)

J'ai lu le *Tombeau pour 500 000 soldats* quand j'avais une vingtaine d'années, je l'avais pris au hasard à la bibliothèque municipale de Lyon, sur la foi de son titre. Je procédais ainsi, c'était mon éducation littéraire. Je n'en avais pas d'autre puisque j'apprenais les sciences. Alors je parcourais les bibliothèques et j'y piochais ce qui me semblait bien, dans les bibliothèques publiques et dans celle de mon père, compensant mon manque de guidance par une capacité à lire à toute vitesse n'importe quoi, et à trouver ainsi de merveilleux trésors.

Je me souviens d'avoir lu Guyotat lors d'un voyage en train, je me souviens du soleil sur la page, des ombres des arbres qui glissaient sur le papier au rythme des lacets que faisait le train entre les montagnes, je découvrais *Tombeau pour 500 000 soldats* et j'étais ébloui, plus par ce que je lisais que par le soleil. Il n'y avait pas de snobisme dans cet émerveillement puisque je ne savais rien et ne cherchais rien, c'était un émerveillement intime dans un compartiment de train, rythmé du tacatac des voies que l'on entendait encore, avant qu'on ne les soude.

Ce que je lisais était lyrique, violent, coloré, exubérant et tragique, un peu sadique et très sexué, c'était dix livres en même temps mêlés dans le même, c'était plus qu'une histoire qui se racontait, c'était la littérature qui jaillissait comme un pétrole longuement cherché, dont le jet brutal monte vers le ciel après que l'on a fait un forage, et le prospecteur se réjouit, danse sous la pluie noire en criant : « Du pétrole ! »

### [Pierre Guyotat obtient le Médicis et savoure sa revanche](#)

Il y avait dans ce livre quelque chose d'archaïque et d'essentiel, une présence hallucinatoire d'images violentes et ensoleillées, puisées à ce fond du désir d'écrire que j'avais, et dans lequel, lui, Pierre Guyotat, puisait à pleines mains. J'en lus d'autres, mais ils étaient plus obscurs, produisaient en moi moins d'images violentes ; je gardais un souvenir profond de celui-ci, qui sans doute a nourri ma propre écriture.

Par une étrange coïncidence, je recroisai son chemin au moment où je publiais enfin mon premier livre. Pour améliorer *L'Art français de la guerre* (car on ne fait pas de bon livre seul) je passais des heures au téléphone avec une correctrice que je ne vis jamais. Cela dura un mois, et pour nous délasser de mon interminable manuscrit, nous parlions parfois d'autre chose. Elle m'apprit qu'elle faisait avec Guyotat la même chose qu'avec moi. Elle corrigeait Guyotat !... J'en fus stupéfait, et honoré. Elle me raconta qu'il était charmant, et parfois en pleine discussion de la pertinence d'un mot ou de la tournure d'une phrase, il arrêtait tout, il lui demandait brusquement si elle avait de quoi noter, et il lui dictait une longue improvisation, parfaitement structurée, d'une langue tout à la fois classique et inventive, sa langue à lui, sa façon personnelle de considérer en même temps plusieurs niveaux du français, avec de multiples décalages qui faisaient mystérieusement jaillir le sens. Je me délectais d'entendre ça, cette langue puissante rejaillissait sur mon manuscrit, dans une sorte de boucle temporelle qui reliait l'homme mûr qui téléphonait à sa maison d'édition et le jeune homme dans le train découvrant la puissance de la littérature, balayée de l'ombre des arbres qui défilaient par les fenêtres. Par Guyotat, j'entrais dans la littérature (même s'il y en eut d'autres) et en entrant dans ma maison d'édition je trouvais des traces de son passage avant moi.

Comme Rabelais, comme Artaud, cet homme était une tempête, il était un volcan, comme eux, il était installé sur la faille d'où jaillit le basalte de la langue, cette lave brûlante qui quand elle refroidit constitue le fond des océans. Cet homme s'est éteint ce mois-ci ; tout comme dans les océans, la faille s'est refermée. Elle se rouvrira un peu plus loin, pour que la littérature se poursuive, avec ses violentes intensités.

Alexis Jenni